

D 859 GUATEMALA: LES PATROUILLES CIVILES

Dans le cadre de la lutte antiguérilla, les forces de l'ordre ne se contentent pas d'opérer par elles-mêmes (cf. DIAL D 791). Elles ont mis au point des techniques d'encadrement de la population indienne: 1) les camps de regroupement ou "villages stratégiques", dans le cadre de l'opération "Trois T" (tortilla, toit, travail); 2) le recrutement forcé des Indiens ou "patrouilles civiles", dans le cadre de l'opération "Deux F" (Fusil y Frijol: fusil et haricot).

Les patrouilles civiles sont parfois utilisées dans des ratissages de population voire des massacres d'Indiens. Le dernier cas connu en ce domaine est celui du massacre d'une centaine d'hommes, de femmes et d'enfants le 15 avril 1983, dans le village de Xoroxaj, près de Joyabaj (Quiché).

Le témoignage donné ci-dessous, de décembre 1982, concerne le même département du Quiché. Le récit est rapporté par un religieux auquel s'est confié un membre de la patrouille ayant été contrainte par les militaires de tuer les gens d'un village voisin. Le texte est tiré de la revue "Iglesia Guatemalteca en el exilio" d'avril 1983.

Note DIAL

RÉCIT DES FAITS SURVENUS A PARAXTUT

LES 22 ET 23 DÉCEMBRE 1982

Au village de Chiul, dans la commune de Cunén (Quiché), presque tous les habitants sont constitués en "patrouilles civiles". La plupart d'entre eux ont accepté d'en faire partie pour garder la vie sauve. Presque tous les membres des patrouilles font partie de l'Action catholique. Jusqu'alors ils avaient refusé de participer aux opérations de répression.

Le 22 décembre 1982, le capitaine du détachement militaire installé à Cunén a donné l'ordre aux autorités du village de rassembler les patrouilleurs. En deux heures ont ainsi été rassemblés 350 hommes.

Le capitaine leur a alors adressé la parole:

- Est-ce que vous avez des couilles?
- Oui, répondent les hommes apeurés.
- Alors, tenez-les vous bien pour voir. Vous allez bientôt me prouver que vous en avez.

Le capitaine a ensuite ordonné qu'ils se mettent en route avec lui jusqu'au village de Paraxtut, situé dans la commune voisine de Sacapulas. Arrivés là, ils ont reçu chacun une arme et ordre leur a été donné d'aller chercher tous les gens (1). Cela faisait un total, reconstitué par la suite, de plus de 300 jeunes et adultes, sans compter les enfants (2). Le capitaine leur a alors ordonné de séparer les gens en trois groupes: les hommes d'un côté, les femmes de l'autre et les enfants d'un autre. L'ordre exécuté, le capitaine s'est à nouveau adressé aux patrouilleurs pour leur dire:

- Cette fois-ci montrez-moi que vous en avez! Et désignant le groupe des hommes:

- C'est tous des guérilleros. Finissez-en avec eux. Tuez-moi ces maudits guérilleros! Vous ne devez pas en laisser un de vivant. Quand je donnerai l'ordre, vous tirerez tous sur ces subversifs. Préparez-vous... En joue... Feu!

Les patrouilleurs ont alors tiré sur leurs voisins. (Certaines des victimes étaient de la parenté de ceux qui tiraient.) Terrorisées, les femmes ont assisté à l'assassinat de leurs hommes sans pouvoir rien faire. Le capitaine a donné l'ordre de séparer les femmes en deux groupes:

- Ici celles qui peuvent "servir". Là celles qui ne "servent" plus.

C'est-à-dire les jeunes et les vieilles. Les jeunes ont été mises à la disposition des soldats pour qu'ils les violent le soir même (3). Les autres ont été dirigées vers les patrouilleurs avec ordre pour ceux-ci de tirer sur elles. Ce qu'ils ont fait.

Sur ordre du capitaine les patrouilleurs ont été contraints de rester toute la nuit à Paraxtut. Le lendemain, les soldats ont fait sortir les femmes encore vivantes. Elles avaient toutes été violées par les soldats. Le capitaine a séparé du groupe les deux plus jolies, puis il a donné ordre de tirer sur les autres. Avec une douleur extrême et malgré leur répulsion les patrouilleurs ont dû les tuer. S'ils ne l'avaient pas fait, ce sont eux qui auraient été tués.

Une des deux femmes restées vivantes s'est alors jetée aux pieds du secrétaire du capitaine, le suppliant en langue quiché:

- Par pitié, dites-lui de me tirer deux balles!

En la voyant parler, le capitaine a demandé qu'on lui traduise ce qu'elle disait. Alors, dans un grand éclat de rire, il a tiré deux fois sur la jeune femme. Celle-ci ne mourut pas sur le coup mais tomba pliée en deux. Le capitaine s'est approché d'elle et, en riant à gorge déployée, lui a brutalement arraché ses habits avant de tirer une troisième fois. C'est alors que la femme s'est écroulée morte.

La seule survivante des femmes a ensuite été mise dans un camion de soldats pour être emmenée à la caserne de Cunén. On n'a plus jamais rien su d'elle.

(1) D'après une autre version du même récit ^{transmise} par le Mexique, ce sont les soldats arrivés les premiers qui ont rassemblé les gens des maisons centrales en laissant aux patrouilleurs le soin d'aller chercher ceux qui habitaient plus loin (NdT).

(2) D'après l'autre récit, ils étaient 125 (NdT).

(3) D'après la version transmise par le Mexique, les femmes ont été enfermées dans la mairie, dans l'école et dans la chapelle. Pendant ce temps-là les enfants ont réussi à s'échapper (NdT).

Pendant la nuit, les enfants qui avaient fui, terrorisés, se sont réfugiés dans la montagne. Les plus grands protégeaient les plus petits. Mais comme ils s'étaient sauvés de nuit, beaucoup se sont perdus et sont morts(4)

Les patrouilleurs sont retournés dans leur village. Pendant toute la marche ils n'ont pas desserré les dents. Ils n'osaient pas commenter entre eux ce qu'ils avaient fait. Dieu seul sait les sentiments qui les animaient. Rentrés chez eux ils se sont mis à pleurer des heures et des heures: ils avaient tué leurs frères et ils se sentaient impuissants (5).

"On était troublé au plus profond" disait le patrouilleur qui nous a raconté l'histoire. Il ajoutait: "Après, le jour de Noël, on faisait que pleurer... Pour nous ça été le pire Noël de notre vie. On faisait que pleurer et on se demandait: Peut-être que Dieu va nous pardonner? Peut-être qu'il nous pardonne pas d'avoir tué nos frères?... On en a tué beaucoup... Trois cents, trois cent cinquante... peut-être plus... Ah, mon Dieu! Quelle tristesse d'avoir tué tant de gens de chez nous! Ah, mon Dieu! Quel triste Noël! ..."

(4) Il y avait des tout-petits et les nuits sont très froides (NdT)

(5) D'après l'autre version du récit, les hommes de Chiul ont ensuite décidé de ne pas enterrer tout de suite les morts de Paraxtut mais de partir d'abord à la recherche des enfants. On suppose que c'est l'armée qui a enterré les morts (NdT).

(Traduction DIAL - En cas de reproduction, nous vous serions obligés d'indiquer la source DIAL)

Abonnement annuel: France 260 F - Etranger 310 F - Avion 380 F
Directeur de publication: Charles ANTOINE - Imprimerie DIAL
Commission paritaire de presse: 56249 - ISSN: 0399-6441